



INFORMATION

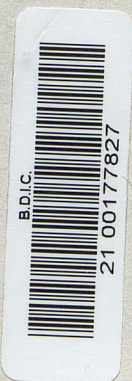
GUATEMALA [oct 1982]

No. 1

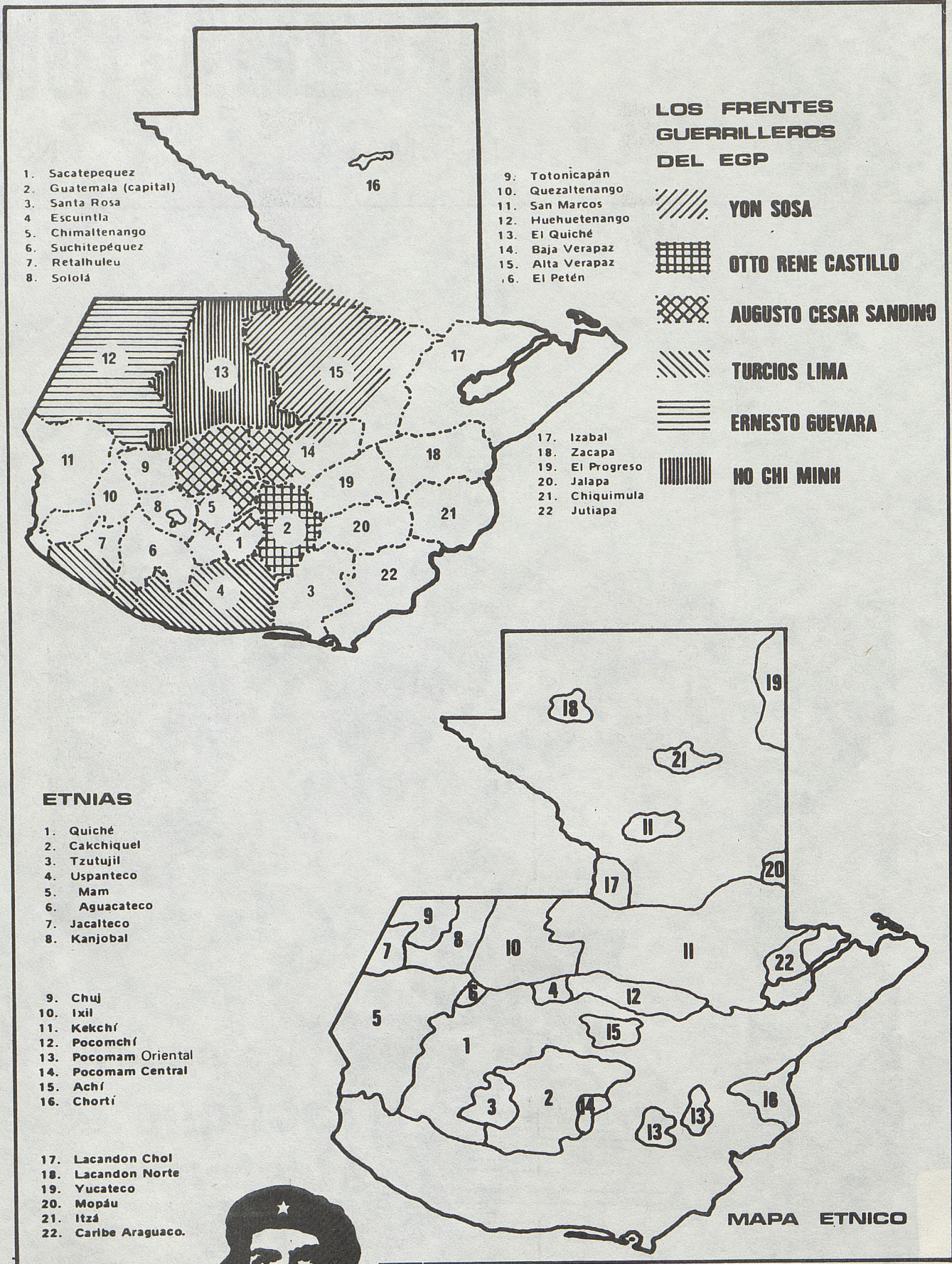


les masses:
**Tactique et
stratégie**

**Une nouvelle tranchée
de la Révolution : Le Front
de Guerrilla Augusto César Sandino**



40P. 11782



guatemala c.a.

LE FRONT DE GUERRILLA "AUGUSTO CESAR SANDINO", UN AN APRES

Le 19 juillet 1981, l'existence de notre front de guérilla "Augusto Cesar Sandino" est annoncée publiquement. Sa création est le meilleur hommage que l'on puisse rendre à la victorieuse révolution nicaraguayenne, à l'occasion de son second anniversaire.

Nous avons tenu à ce que cette nouvelle tranchée de notre lutte porte le nom du Général des hommes libres car, à l'instar du combat sans relâche qu'il livra à l'impérialisme, Augusto Cesar Sandino représente mieux que quiconque l'épopée des peuples de l'Amérique Centrale en quête de leur libération.

Douze mois après son apparition, notre front de guérilla "Augusto Cesar Sandino" se développe et se consolide. La population s'est ralliée en grand nombre à notre cause révolutionnaire, et le niveau d'organisation a été élevé. Nous avons asséné des coups sévères à l'ennemi, et ceci en pleine offensive contre-insurrectionnelle. Par nos actions, nous avons rendu hommage et manifesté notre reconnaissance au peuple du Nicaragua, à la Révolution populaire sandiniste, ainsi qu'à son avant-garde le Front Sandiniste de libération nationale --FSLN--, à l'occasion du III anniversaire de leur révolution.

Notre Front de guérilla "Augusto Cesar Sandino", est situé sur la partie centrale des hauts-plateaux qui recouvrent la moitié ouest du Guatemala (6000 km² de montagnes déboisées). Il occupe entièrement ou en partie, les départements de Chimaltenango, El Quiché, Sacatepéquez, Solola et Baja Verapaz. La population de ces régions (90 % approximativement) appartient aux ethnies quiché, cakchiquel, achí et tzutuhil,

les deux premières étant les plus importantes.

Si on fait un recensement de notre activité militaire et paramilitaire tout au long de l'année 1981 et pour une partie de 1982, on note en premier lieu les attaques menées par nos unités composées d'indiens et de métis munis d'une artillerie légère, de fusils et d'explosifs, contre les deux casernes militaires les plus importantes du département d'El Quiché, toutes deux situées à Santa Cruz. Ces casernes ont constitué les centres d'opérations desquels ont été dirigés les massacres et autres actes génocides que, dans le cadre d'une politique de contre-insurrection et de terre brûlée, l'armée a perpétré contre la population civile, bombardant et mitraillant des hameaux et des villages entiers.

Ces opérations ont, une fois de plus, mis en lumière la vulnérabilité des troupes ennemies, de même que la combativité de nos forces de guérilla. Parmi d'autres actions militaires, on note la première occupation politique

et militaire d'un chef-lieu de département --celui de Solola-- effectuée le 28 octobre 1981. Occupation rendue possible grâce à la participation de nos Forces de guérilla permanentes, nos Forces irrégulières locales et l'activité paramilitaire des masses révolutionnaires.

160 combattants ont réalisé cette opération, avec l'aide de quelques dizaines d'escadres appartenant aux Forces irrégulières locales. L'activité paramilitaire des masses révolutionnaires a consisté à saboter les voies d'accès au chef-lieu, et à paralyser les unités motorisées de l'armée génocide.

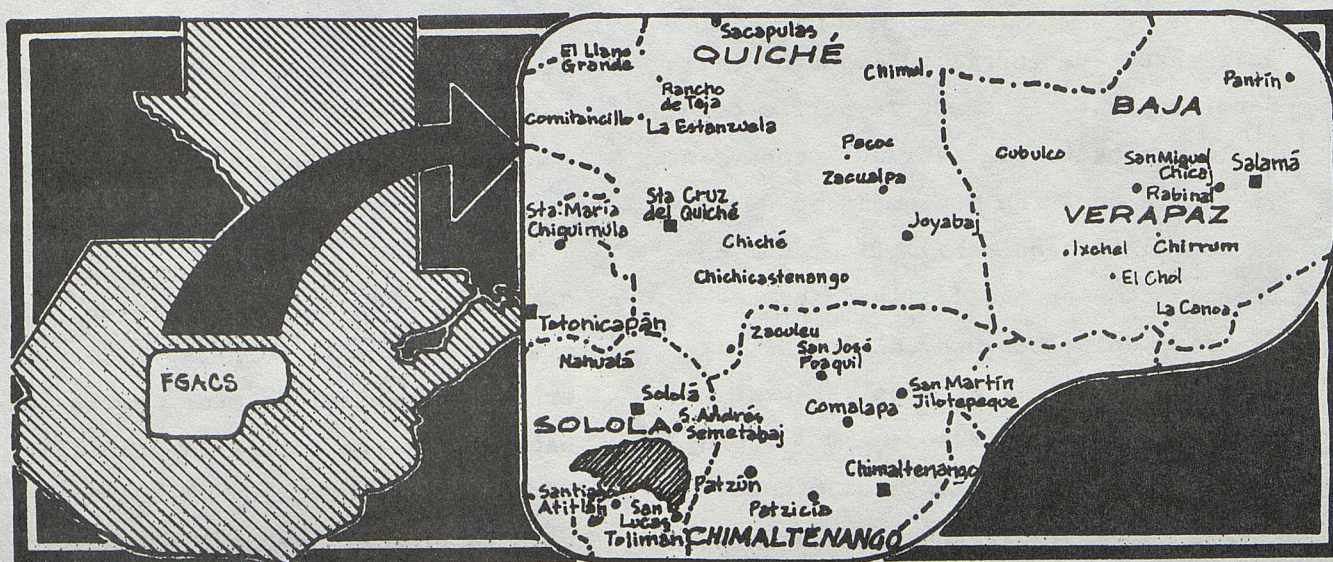
Trois heures durant, nous avons maintenu sous notre contrôle les forces réactionnaires, qui ont dû emprunter leurs sorties de secours lors des attaques des casernes de la Police militaire ambulante, de la Police nationale et de la Garde territoriale. Des centaines de courroies, d'uniformes et de bottes militaires, des fusils Garand et Vernon, ainsi qu'une grande quantité de cartou-

ches et de munitions de guerre ont été récupérés par nos forces.

Pendant une heure, des slogans révolutionnaires ont été scandés lors du meeting organisé avec la population sur la place centrale de la ville. Le message de la Guerre populaire révolutionnaire a été transmis au milieu de la foule en liesse, on a déployé une gigantesque banderole portant la consigne: "PEUPLE DE SOLOLA, PRENONS LE POUVOIR LES ARMES A LA MAIN".

LES RACINES DE LA GUERRILLA

L'occupation politique et militaire de la commune de Tecpan, située à 90 km. de la capitale, a constitué une autre action d'envergure. Tecpan était devenu un centre touristique notable, en raison de la proximité (4 km.) des ruines d'Iximché. L'activité paramilitaire déployée par les masses révolutionnaires, afin de soutenir les forces de guérilla pendant l'assaut, a des racines historiques.



Tecpan-Iximché compte une population en majorité indienne, faisant partie du groupe ethnique cakchiquel. Lors de la conquête espagnole, les cakchiquels opposèrent une résistance héroïque aux envahisseurs. Après avoir abandonné la ville pour se réfugier dans les montagnes, ils s'organisèrent et combattirent par petits groupes contre les conquistadors pendant plusieurs années, employant des tactiques de guerre de guérilla.

Toujours en ce qui concerne l'année 1981, sont à mentionner également les occupations politiques et militaires de Nahuala, Chichicastenango, Patzun, Patzicia, San José Poaquil et Zacualpa, ainsi que la destruction totale du pont El Tesoro, situé sur la route de Chichicastenango, le 18 novembre.

La prolifération des actions de guérilla eut pour effet de créer un climat de panique dans les rangs de l'ennemi, principalement du fait que le front de guérilla "Augusto Cesar Sandino" (FGACS) se trouve près de la capitale. Les opérations telles que les embuscades avec des mines et de l'artillerie légère visant les convois militaires, les opérations de harcèlement contre les postes de la police nationale, et les sabotages de bâtiments administratifs, ont causé à l'ennemi des centaines de pertes (en comptant les morts et les blessés). Nos forces ont, ainsi, miné le moral de l'ennemi et entravé sa capacité de mobilisation.

Les forces du FGACS ont maintenu une

présence tout au long de la route interaméricaine, occupant des villages et des hameaux, se livrant inlassablement à des actions de sabotage soit par éboulements provoqués, soit par la disposition de clous tranchants ou d'arbres abattus couchés au milieu de la route. L'armée génocidaire a dû reconnaître son impuissance face à cette activité paramilitaire réalisée par les masses paysannes, et à laquelle ont participé plusieurs milliers de familles. Parallèlement, elle a déclenché une vaste offensive militaire contre la population civile des départements de Chimaltenango, El Quiché, Sacatepéquez et Solola, mobilisant plus du tiers de ses effectifs, de ses réserves militaires, de son artillerie lourde et légère, ainsi que de ses avions et hélicoptères de fabrication suisse et israélienne respectivement.

Dès le mois de novembre --c'est à dire, le début de l'offensive dont Chimaltenango était le centre de l'opération-- l'armée a intensifié les massacres et les opérations génocides, en bombardant sans discrimination les villages, les hameaux et montagnes où le peuple développe la lutte et la résistance. Les assassins de notre peuple bombardent les montagnes, incendient les prêtres, brûlent les champs de maïs et les vergers, seul moyen de subsistance des masses paysannes. Mais ces dernières ne cèdent pas à la passivité: elles participent de plus en plus aux diverses activités de la guerre, que ce soit dans la production ou dans la défense de leurs communautés, le moral au plus

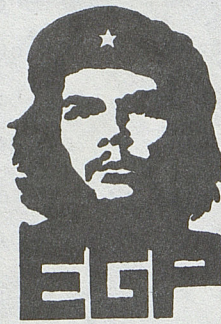
haut. Elles attaquent les bandes paramilitaires et les patrouilles de l'armée en leur tendant des embuscades à l'aide d'armes populaires, de pièges et de grenades de fabrication artisanale.

Notre Front de guérilla "Augusto Cesar Sandino" continue le combat. Nos Forces de guérilla permanentes, nos Forces irrégulières locales, les masses et la

guérilla agissant en symbiose infligent à l'armée génocide des coups durs et significatifs.

Un an après son apparition publique, le FGACS s'apprête à livrer des nouveaux combats victorieux, de même que les autres fronts de notre organisation et que toutes les forces des organisations qui font partie de l'Unité révolutionnaire nationale guatémaltèque (URNG).

Armée de Guerrilla des Pauvres (EGP)
Guatemala - Amérique Centrale - 1982

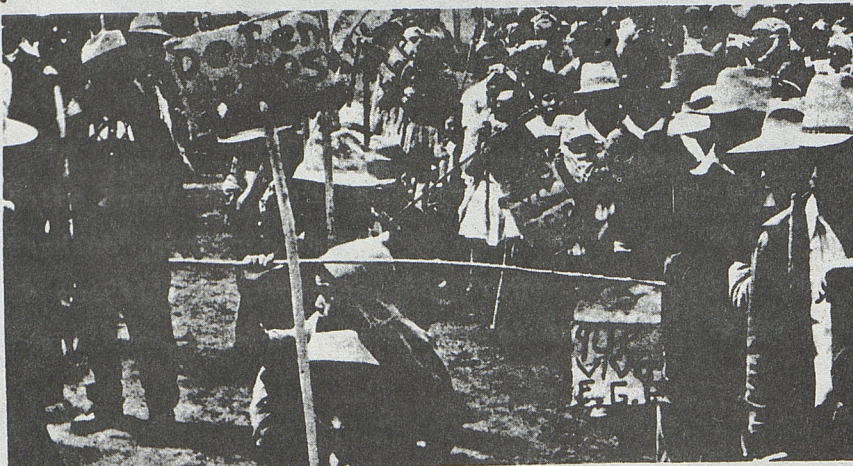


membre de

l'Unité révolutionnaire nationale guatémaltèque

U.R.N.G.

¡ HASTA LA VICTORIA SIEMPRE . . . !



que todos se levanten
que se llame a todos
que no haya un grupo
ni dos grupos de entre nosotros
que se quede atras de los demas
popol vuh



UN TRAVAIL DE MASSES POUR LA GUERRE

(Entrevue avec le commandant en chef de l'Armée de guérilla des pauvres, Rolando Moran).

par Marta Harnecker

L'Armée de guérilla des pauvres (EGP), l'une des structures politico-militaires les plus fortes du Guatemala, est aujourd'hui reconnue comme ayant le meilleur travail de masses dans le pays.

Pour l'EGP, il n'y a pas de guerre populaire ni, par conséquent, victoire sur l'ennemi si le peuple ne s'engage pas massivement dans la guerre. Mais, qu'entend l'EGP par engagement massif dans la guerre? Non seulement la participation des masses aux tâches strictement militaires (de guérilla, paramilitaires ou d'auto-défense), mais aussi leur participation "politique" à la guerre.

"Il n'a pas été facile de réaliser un

travail politique dans cette direction", nous confia Rolando Moran, commandant en chef de l'EGP, lors de notre entrevue. "Nous avons dû dépasser les méthodes traditionnelles de travail et chercher de nouvelles orientations pour organiser les masses. Le plus intéressant est que loin d'affaiblir l'activité militaire, ce travail l'a renforcée".

C'est autour de ce problème des masses et de la guerre révolutionnaire, que tournent les éléments que nous révélons aujourd'hui d'une longue entrevue sur l'histoire de cette organisation politico-militaire et ses principales formulations stratégiques.

UN DEVELOPPEMENT MILITAIRE ADAPTE A UNE REALITE HETEROGENE

MH: Sachant que la réalité guatémaltèque est très hétérogène, pourrais-tu me dire les répercussions que cela entraîne sur le développement de la guerre populaire?

RM: Compte tenu de la complexité de notre pays (géographique, économique et sociale), nous considérons qu'il y a au Guatemala trois plans stratégiques à prendre en considération. Le premier est

la montagne, caractérisée par une structure économique plus arriérée, encore fortement marquée par des relations de production pré-capitalistes, par une forte densité démographique et par la présence des minorités nationales, que nous appelons minorités ethniques nationales. Et, enfin, par une topographie favorable à la guérilla et une faible présence du pouvoir central.

A notre avis, cela permet un accroissement de l'action militaire, l'accumula-

tion de forces militaires et le développement d'une armée régulière. Cela facilite des formes permanentes d'organisation clandestine, beaucoup mieux implantées et, même, l'instauration et le développement du pouvoir local révolutionnaire. Ceci constitue le premier plan.

Un autre plan stratégique est la plaine, caractérisée par des étendues plates et les contreforts de la cordillère, généralement baignés par de nombreux cours d'eau et traversés d'un réseau complexe de voies de communication. Ces terres sont consacrées aux cultures d'exportation, et les rapports de production capitalistes y ont atteint un niveau de développement avancé. Ici la présence du pouvoir central est beaucoup plus significative et, donc, également la présence immédiate de l'ennemi. La couche sociale dominante est le prolétariat agricole. C'est pourquoi il est très difficile de développer une force militaire permanente et régulière dans cette zone, car l'ouvrier et sa famille dépendent d'un salaire pour subsister, ce qui l'empêche de quitter son lieu de travail. Le petit producteur "minifundiste", en revanche, dispose de beaucoup plus de possibilités sur ce point, et peut constituer une source d'approvisionnement pour une armée, non seulement en produits de consommation mais aussi en forces vives.

Ceci détermine une forme différente d'organisation politique et militaire dans cette zone. Une forme d'organisation politique plus développée car elle a des éléments de conformation organique prolétaire, y compris dans les organisa-

tions de masses. Mais du point de vue militaire, seules des structures limitées et mobiles peuvent se former. La tactique militaire doit, donc, être différente...

Tel est le deuxième plan stratégique. Le troisième plan sont les centres urbains industriels ou semi-industriels, entourés de ceintures de production paysanne, où la masse fondamentale est constituée par la classe ouvrière, par des secteurs des couches moyennes et par des secteurs marginaux. La caractéristique de ce plan est d'être le centre nerveux de l'ennemi, où sont concentrés ses appareils de répression, son appareil administratif, sa bureaucratie, ses appareils militaires et ses appareils économiques. Ici aussi, la tactique d'organisation doit être différente. Elle acquiert des caractéristiques plus prolétaires, mais du point de vue militaire le travail est plus complexe. Il est impossible d'y concentrer de grands contingents armés, au moins dans les premières étapes de la guerre, et lorsque cela sera possible, ce sera sous des formes insurrectionnelles et paramilitaires.

La stratégie de la Guerre populaire révolutionnaire dans notre pays, doit intégrer ces trois plans.

L'ANTITHÈSE DU FOQUISME

MH: L'EGP apparaît après une série d'échecs d'expériences révolutionnaires, et tu as toi-même participé à l'une d'elles. Quelle conception de la lutte

armée soutient ton organisation après toutes ces expériences?

RM: Cette conception repose sur ceci: la participation des masses à une guerre, comme celle qui a lieu au Guatemala, n'est pas passive. A travers une analyse d'expériences passées, telles que la première tentative de guérilla dans la Sierra de las Minas, nous affirmons que nous ne pouvons pas considérer les masses, urbaines comme paysannes, uniquement en tant qu'appui à la guérilla, mais nous pensons qu'elles doivent s'incorporer à la guerre.

La guerre révolutionnaire, à notre avis, n'est pas seulement la voie de la révolution, comme ça a toujours été dit, mais c'est la stratégie globale de la lutte révolutionnaire pour la prise du pouvoir. Car nous pensons que dans cette guerre si bien les détachements militaires jouent un rôle décisif et fondamentale, ce rôle doit être complété par une large organisation politique des masses.

MH: D'après vous, quel rôle doivent jouer les masses dans la guerre?

RM: D'une part, elles ont un rôle militaire. Les masses forment et renforcent les détachements guérilleros, elles s'organisent et constituent également les grands détachements d'autodéfense du peuple. Telles sont les formes militaires de participation des masses à la guerre. Elles participent aussi à l'économie de guerre: elles produisent pour l'armée populaire ainsi que pour le soutien des organismes politiques qui ne peuvent survi-

vre sans cet apport des masses. Et, enfin, les masses participent politiquement en incorporant à la guerre tous les instruments de lutte qui les caractérisent. Elles partent de leurs luttes revendicatives, mais en leur ajoutant le contenu politique de la lutte pour le pouvoir.

C'est un trait des organisations de masses révolutionnaires, de ne plus limiter leur fonction à des luttes corporatives ou revendicatives. Ce sont des organisations de masses qui ne se fixent plus, comme premier pas, un contrat collectif légal avec les autorités, mais qui envisagent les luttes revendicatives à partir du plan clandestin ou semi-clandestin. Cela n'est pas une simple invention de notre part, c'est l'application de nouvelles méthodes face à des conditions de répression particulièrement féroces.

Les nouvelles méthodes répondent à des besoins indispensables. La direction de toutes nos organisations de masses est secrète. Les masses s'engagent dans des insurrections partielles, que nous ne considérons pas unilatéralement comme phénomène militaire, mais comme formes paramilitaires de la lutte des masses.

Les masses ne participent pas comme armée régulière. Leur participation politico-militaire, bien qu'elle puisse prendre des formes armées, ne se démarque pas des formes classiques de la lutte des masses: grèves, protestations, marches, comme c'est déjà arrivé.

Et, enfin, les masses participent idéologiquement à la Guerre populaire révo-

lutionnaire. C'est à dire, qu'à travers de la prise de conscience et de l'expression des masses, la Guerre populaire révolutionnaire trouve son contenu idéologique, de sorte qu'elle ne devienne pas une nouvelle révolte des masses mais une lutte organisée en vue de la prise du pouvoir.

UNE POLITIQUE POUR CHAQUE NIVEAU DES MASSES

Au départ, dans une certaine mesure, nous nous sommes aperçus que nous ne réalisions pas nos postulats initiaux. Nous ne trouvions pas la forme pour le faire. Nous avons essayé, d'abord, d'appliquer la technique classique: la pénétration dans les usines, la création de cellules et, pourtant, cela ne nous a pas donné les résultats que nous cherchions. Alors, après avoir étudié diverses expériences, nous avons découvert quelques formules. Nous nous sommes aperçus que, dans un pays sous-développé et sous la répression comme le Guatemala, les masses sont stratifiées selon divers niveaux de conscience, de radicalisation et d'organisation. Dans le cas d'une situation de Guerre populaire révolutionnaire, il n'est pas possible que les contingents sélectionnés de l'avant-garde politico-militaire passent directement des organisations larges de la masse à l'avant-garde. Ces masses organisées en syndicats, en toutes sortes de groupes ouverts et légaux, sont exposés en permanence à la répression la plus brutale de la part de l'ennemi.

Il fallait faire quelque chose. C'est

alors que nous nous sommes rendus compte que, lorsqu'on parle des masses il faut préparer un travail à trois niveaux fondamentaux: le premier, c'est la masse non-organisée. Car la masse n'est pas seulement celle qui est organisée en syndicats, coopératives, etc. Il y a une masse non-organisée avec un niveau de conscience moins développé, et qui est plus indifférente devant certains phénomènes à caractère politique et social. Cette masse constitue la grande majorité du peuple, elle est toujours plus nombreuse que la masse organisée.

Nous ne considérons pas que, dans nos pays, la masse regroupée en associations corporatives, en syndicats, etc. soit une masse politisée, et nous croyons que seule une partie est susceptible d'être mobilisée. Par exemple, parmi les 800 membres d'un syndicat tu parviens à en mobiliser 400. Nous pensons que, parmi ces 400 il y a un autre secteur, toujours la masse, bien que son importance numérique soit beaucoup plus réduite (ils peuvent être cent), et qui constitue l'avant-garde des masses.

Pour développer la Guerre populaire au plus haut niveau, nous considérons qu'il faut faire un travail spécial avec ce secteur avancé, et que ce secteur doit nourrir les organisations révolutionnaires de masse. A cette avancée des masses, tu peux imposer une certaine discipline, elle la comprend et l'assimile. Tu peux lui imposer certaines formes d'organisation qui ne sont pas les formes libres des associations corporatives, des syndicats et des coopératives. Tu peux ame-

ner cette avancée des masses à acquérir une disposition à affronter la répression de manière directe, par l'auto-défense, les luttes, etc. Elle accepte un degré de préparation, et la pratique de mesures clandestines ou semi clandestines. Et tu peux faire tout cela sans diminuer sa disposition, sa décision et sa conviction de lutter aussi pour les revendications économiques, immédiates et de caractère général, de sa classe ou de son secteur. Elle n'abandonne pas la lutte revendicative. D'autre part, elle ne s'intègre pas automatiquement à l'avant-garde.

Si ces organisations ne sont pas formées par des militants, elles acceptent néanmoins les principes de lutte de l'EGP. Ainsi s'explique qu'au Guatemala existe le CUC (Comité d'unité paysanne), le FERG (Front d'étudiants révolutionnaire Robin Garcia), les Chrétiens révolutionnaires, la Coordination des "pobladores" (habitants des bidonvilles) et les Noyaux d'ouvriers révolutionnaires, dont les tracts placent comme priorité le renversement du gouvernement et la prise du pouvoir. Et pourtant, l'ennemi ne peut pas les frapper, car ces organisations font partie des masses mais avec une organisation compartimentée, clandestine.

Dans le cas du secteur ouvrier, la situation est spéciale parce que l'organisation révolutionnaire doit être liée, d'une manière ou d'une autre, à ses centres de travail et à ses organisations de masse à caractère corporatif ou revendicatif. Cependant, l'organisation révolutionnaire des masses est une orga-

nisation clandestine, avec des structures adaptées à sa fonction et sans relations organiques avec les entités légales et ouvertes.

L'organisation révolutionnaire de masses des ouvriers qui participe au "Front populaire 31 Janvier" (FP-31) est les "Noyaux d'ouvriers révolutionnaires Felipe Antonio Garcia Rac", qui rassemble des ouvriers de diverses branches de la production agricole et industrielle, de la capitale et d'autres régions du pays, venant d'à peu près 30 syndicats.

UNE NOUVELLE CONCEPTION DU TRAVAIL DE MASSE

Cette organisation travaille avec des méthodes clandestines, mais n'est pas pour autant séparée des masses. Son enracinement dans les masses est si profond, que les ouvriers activistes peuvent faire leur travail d'agitation, d'organisation et de formation sur leurs lieux de travail, avec l'assurance de ne pas être dénoncés. Il ne s'agit plus d'un travail individuel et isolé d'agitation et d'organisation révolutionnaire clandestine, mais d'un travail de tout un secteur des masses qui mène une activité d'organisation et d'orientation politique, clairement révolutionnaire, mais étroitement lié aux intérêts immédiats du gros de ces masses, lesquelles ne considèrent plus ce travail comme étranger à elles mêmes, mais bien comme partie et projection de leurs aspirations.

Ceci est une nouvelle conception du travail de masses. Il ne s'agit plus d'avoir,

au sein d'un syndicat, un groupe qui contrôle la direction en gagnant les élections et considère, alors, que ce syndicat est sous son influence. La direction ne nous intéresse pas fondamentalement, ce qui nous intéresse est la base et, plus particulièrement, ses secteurs avancés.

Quand nous disons que nous tenons un syndicat c'est que nous tenons la base, pas nécessairement la direction.

MH: Dis moi, ce travail de masses n'affaiblit il pas le travail militaire que vous vous proposiez de faire?

RM: Non, d'aucune manière. Au contraire, il l'a enrichi. Grâce au développement du travail de masses, non seulement nous avons élargi et enrichi le recrutement de cadres et de combattants, mais l'apport du travail de masses a permis de réaliser des tâches de la guerre qui ne relèvent pas des forces militaires régulières, et qui leur ont permis, à celles-ci, de mieux accomplir leur rôle de combattants permanents.

Ceci s'est passé de la même manière avec les indiens, dont l'incorporation à la révolution est maintenant décisive. Ils sont des dizaines de milliers, dans notre zone, participant des objectifs de l'EGP, pleinement conscients que ce sont nos formulations. Le CUC, par exemple, organisation paysanne proche à l'EGP, est très populaire parmi les paysans indiens.

Comment fonctionne le CUC? Le CUC dépasse

les schémas préalables d'organisation. Par exemple, un groupe se forme dans un hameau, il s'agit d'un comité secret qui développe un travail de propagande jusqu'à englober la majorité du hameau et l'incorporer au travail de masses du CUC. Cela ne peut se concevoir que dans un pays comme le Guatemala, où les niveaux de répression et d'accentuation de la lutte des classes ont polarisé les forces en présence, au point que les gens acceptent cette solution comme la seule possible pour se défendre, pour continuer la lutte et pour arriver à la victoire.

Sur le Front guérillero "Luis Turcios Lima", situé sur la côte sud du pays, nous avons déjà quelques forces régulières. Sur quoi ces forces s'appuient-elles, en dehors de la géographie? Sur le fait que, dans tous les hameaux de la région fonctionnent des organismes révolutionnaires de masses, qu'il y a des assemblées locales du CUC qui permettent la naissance des forces de guérilla. Sur ce front, il y a des milliers de personnes organisées en assemblées du CUC et dans d'autres organisations révolutionnaires.

MH: Ces organisations de masses sont elles armées?



RM: Elles ne le sont pas toutes, mais elles ont leurs groupes d'auto-défense, lesquels sont armés. De plus, au niveau de l'EGP proprement dit, nous avons des guérillas locales équivalentes à des milices, puis les guérillas régionales et, enfin, l'armée régulière.

L'AUTODEFENSE: FAÇON MASSIVE D'AFFRONT-
TER LA REPRESSION

MH: En quoi consiste l'autodéfense?

RM: L'autodéfense ce sont les organismes formés par les masses, pour défendre leurs activités et les actions qui leur sont propres, lorsqu'elles ne peuvent se protéger d'aucune légalité: ce sont les instruments de protection qu'utilisent les masses face à un ennemi féroce. Par leurs caractéristiques, les organes d'autodéfense sont aussi le germe et le pont entre les masses, les forces guérilleras et les forces régulières de la révolution. C'est ainsi que les masses commencent à prendre conscience de leur participation à la guerre.

La défense des masses est à la charge des organismes d'autodéfense qui sont, à la fois, une sélection politico-militaire et un vivier pour renforcer les colonnes de nos forces guérilleras et des forces militaires régulières révolutionnaires.

MH: Pourrais-tu me donner un exemple concret des actions d'autodéfense?

RM: Dans certains hameaux, les groupes d'autodéfense sont organisés par les co-

mités locaux clandestins de l'EGP. Ces groupes sont constitués par les sympathisants les plus proches de l'organisation, choisis pour leur décision et leur affinité avec notre ligne. Ils ont la fonction de veiller à la sécurité du hameau, des comités clandestins locaux de l'organisation, de leurs dirigeants et des femmes des guérilleros au maquis.

Selon les circonstances, ils montent des systèmes de surveillance, d'alarme et, dans certains cas, de défense armée, à un niveau de plus en plus important, y compris des pièges et des embuscades. Les systèmes de surveillance comprennent le contrôle des routes et des mouvements de l'ennemi, le contrôle des réactionnaires et des éventuels agents de l'ennemi. Les systèmes d'alarme sont constitués d'une grande diversité de moyens, improvisés et créés par eux-mêmes, pour prévenir de l'arrivée de l'ennemi, quand une incursion ou une manoeuvre est découverte.

DE LA PHASE D'IMPLANTATION A LA
PROPAGANDE ARMEE

MH: Nous avons commencé par parler de la guerre et, à cause de son caractère de guerre populaire, nous nous sommes arrêtés précisément sur la participation des masses à la guerre. Et de là, notre conversation a dévié vers le travail de masses de l'EGP. Je voudrais revenir un peu sur l'aspect militaire du travail de l'EGP. Quelle est votre stratégie militaire? Quelles étapes sont prévues? Comment voyez vous le déroulement de la guerre dans le futur?

RM: Notre conception du développement de la guerre populaire est centrée sur ceci: autre la phase d'implantation, il faut développer une étape de propagande armée. Non pas la propagande armée en tant que stratégie, mais comme une des phases vers l'élévation de la guerre au plus haut niveau, sa généralisation dans tout le pays.

Comme nous pensons que la conclusion de la guerre et la prise du pouvoir, au Guatemala, vont exiger la participation globale de la population, la propagande armée permet d'expliquer aux masses exploitées et opprimées, le pourquoi de notre guerre et les objectifs qu'elle se propose. Vu es les conditions de répression dans lesquelles vit le Guatemala, il est très difficile de faire de l'agitation et de la propagande révolutionnaire sans s'appuyer sur la protection des armes.

C'est à dire, nous avons commencé à faire de la propagande armée comme une façon de réactiver la lutte, la guerre.

LA GENERALISATION DE LA GUERRE DE GUERILLAS

Après vient une autre étape: celle de la généralisation de la guerre de guérillas dans tout le pays, pour disperser et affaiblir l'ennemi tout en permettant l'accumulation de forces de notre côté.

Cela veut dire, en termes de tactique militaire, harceler et frapper le pouvoir local, exécuter des cadres ennemis, mais ce n'est pas encore une opération militaire en règle. Dans cette phase, on ne prévoit

pas encore de frapper les structures militaires ennemies.

MH: Ces actions armées sont encore menées par des détachements spéciaux?

RM: Pas seulement des détachements spéciaux. Les masses commencent déjà à participer à la généralisation de la guerre de guérillas, qui est une guerre irrégulière. La généralisation de la guerre de guérillas a de nombreux aspects: depuis les unités de guérilla qui livrent des combats, tendent des embuscades, etc., jusqu'aux exécutions, les coups de main, parfois la diversion de l'ennemi, etc. Toutes choses qui, du point de vue militaire, sont des opérations secondaires mais qui, une fois généralisées, commencent à poser des problèmes militaires et politiques à l'ennemi.

Maintenant, nous sommes pleinement conscients que si nous en restons à cette étape, même en la prolongeant dans le temps, nous ne parviendrons pas à détruire le pouvoir militaire de l'ennemi.

Faisons une petite parenthèse: comme je te le disais, nous pensons que le développement de notre guerre et le triomphe doivent passer par diverses phases, qui peuvent s'allonger ou se raccourcir mais qui sont pratiquement obligatoires. Elles aboutissent à la déroute militaire de l'ennemi, qui peut s'accompagner aussi de la déroute militaire de l'ennemi principal, qui est celui qui soutient les forces militaires nationales qui nous combattent.

Depuis le Document de mars 1967, l'éventualité d'une intervention militaire de l'impérialisme yankee dans notre pays et notre révolution, devait être considérée comme une phase stratégique de notre lutte.

C'est une intervention qui peut se manifester par la participation de conseillers et de techniciens, par la livraison de munitions, le contrôle des communications, la direction des opérations, etc...

Une autre étape, que nous pensons postérieure à la généralisation de la guerre de guérilla (et à cause de cela, précisément), est la dispute du terrain et des masses à l'ennemi. Autrement dit, il s'agit de construire, dans les zones libérées, le pouvoir local, construire les racines du nouvel Etat même si c'est encore dans les zones périphériques.

MH: Mais dis moi, Rolando, vous êtes donc dans cette dernière phase. Peut-être tenez vous des zones libérées?

RM: Non. Nous ne pouvons pas les considérer comme zones libérées, tant que nous n'aurons pas le contrôle total, politique, économique et militaire dans ces zones. Tant que nous n'aurons que l'un ou deux des trois, nous ne pourrions pas dire qu'elles sont libérées.

MH: Comment appelez vous les zones où il y a des détachements de guérilla et une population sympathisante ou militante pour la cause de l'EGP?

RM: Ce sont des zones en dispute. On y dispute, déjà, le terrain et les masses à l'ennemi. Il y a des zones de guérilla où la situation n'a pas atteint ce niveau de développement, mais où il y a une lutte continue par des unités permanentes ou régulières, ou bien des activités de guérilla ou paramilitaires. Nous les appelons zones de guérilla.

Il me semble important d'expliquer que cette étape de développement des zones libérées ou de dispute du territoire et des masses à l'ennemi, implique en termes militaires, la lutte, le combat régulier contre les forces ennemies. Il ne s'agit plus seulement d'embuscades, de harcèlements, d'infliger des pertes à l'ennemi ou de l'épuiser, mais il s'agit de rechercher la déroute militaire de l'ennemi par des manoeuvres et par le jeu de positions. En d'autres termes, il s'agit de frapper et détruire ses forces, ses effectifs et ses structures militaires.

MH: Vous n'êtes pas encore entrés dans cette phase?

RM: Nous y entrons. Jusqu'à maintenant les prévisions annoncées initialement dans le Document de mars, qui ont été répétées dans d'autres documents et qui sont développées dans "la Stratégie militaire", se sont réalisées, ce qui nous laisse supposer qu'elles étaient justes. Il pourrait, évidemment, arriver quelque chose qui nous ferait changer, mais nous sommes convaincus que, de toutes manières, les phases prévues sont des phases obligatoires au développement de notre

guerre, bien que certaines puissent être plus courtes et d'autres plus longues.

MH: Tout cela aboutit à l'insurrection?

RM: Et à la prise du pouvoir.

MH: Vous définissez la guerre, alors, comme une Guerre prolongée?

RM: Oui. Mais j'ai un peu peur de parler de "guerre prolongée" car...

MH: Elle est associée au schéma chinois...

RM: Oui, et on a beaucoup spéculé et, enfin de comptes, les termes deviennent faisandes et on en donne des interprétations incorrectes.

L'UNITE: UN PROCESSUS AVEC SON RYTHME PROPRE

MH: D'après toi, qu'est^{ce} qui a le plus aidé la gestation du processus unitaire des organisations politico-militaires dans ton pays, et quels ont été les principaux obstacles rencontrés en chemin?

RM: Le plus important, à mon avis, est de considérer l'unité comme un processus, ne l'appelons pas harmonieux mais un processus avec le moins de divergences possibles. En plus de la nécessité objective imposée par les conditions de la guerre, il est fondamental d'éviter la polarisation des divergences qui existent de fait.

Toutes les tentatives pour mener à bien

cette unité, au cours de la décennie précédente et au début de celle-ci, furent désastreuses dans notre pays, et arrivèrent parfois à des résultats véritablement tragiques. Car non seulement elles se terminèrent par des différences entre les organisations mais aussi par des fractionnements internes et celles-ci se retrouvèrent dans des positions antagoniques. A tel point qu'à certains moments, elles en arrivèrent presque à déclencher une guerre fratricide.

Or, pour parvenir à une unité réelle au niveau de la direction, il faut avoir une grande souplesse, une grande compréhension, une grande disposition à sacrifier une série de choses qui, d'une façon ou d'une autre, se sont transformées quelques fois en questions personnelles. Et pour avoir une vision objective, généreuse et optimiste de la révolution, il faut faire ce type de travail vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis des cadres moyens.

Personnellement, je suis très optimiste pour l'avenir de l'unité. Mais, tu me demandais quelles peuvent être les conséquences ou les projections de l'unité...

En premier lieu, une accélération de tout le processus de guerre. En second lieu, un renforcement de toutes les organisations et de chacune d'elles en particulier, aussi bien sur le plan politique que militaire. Et une chose ne devrait pas exclure l'autre, car le renforcement de l'ensemble sera aussi le produit du renforcement particulier de chacune.

Mais, dialectiquement, on obtient ce résultat dans les deux sens. En troisième lieu, en plus de l'accélération de la lutte et du renforcement du mouvement (révolutionnaire) dans son ensemble, je crois que ce qui va se passer, et c'est très important, est que l'unité va se projeter dans la construction d'une avant-garde plus complète, beaucoup plus homogène et plus objective, dans le sens qu'elle repondra mieux aux besoins et aux réalités de notre peuple.

COMMENT AVANCER SUR LE CHEMIN DE L'UNITÉ

MH: Maintenant, par rapport au processus que tu as vécu, je voudrais que tu donnes quelques exemples des premiers pas faits pour avancer sur le chemin de l'unité...

RM: Les premiers pas furent l'échange d'information, la fin des attaques mutuelles, la coordination du travail au niveau des masses, ce qui est le plus accessible: les accords concrets sur des projets limités ou bien en aide matérielle; la coordination d'actions militaires limitées; et puis, des accords à caractère tactique et stratégique. Je suis en train de te faire un schéma du plus mécanique qu'il y a au monde, mais je n'y avais pas pensé... et je te répète les pas que nous avons faits.

MH: Une chose qui attire l'attention dans vos documents, est qu'ils déclarent explicitement "nous ne sommes pas l'avant-garde, nous ne nous auto-baptisons pas l'avant-garde". Ceci me semble un élément important pour l'unité...

RM: Pas seulement cela. Nous n'avons jamais jugé publiquement les activités des autres organisations, ni explicitement ni implicitement, ni directement ni indirectement.

MH: D'après ton expérience, qu'est ce qui fait le plus de mal à l'unité?

RM: Précisément de ne pas être convaincu de l'unité. Si les protagonistes d'un processus unitaire voient l'unité sur des plans ou des niveaux différents, le problème est alors compliqué. C'est à dire, l'unité peut être un processus tactique, stratégique ou conjoncturel. Et si les intégrants d'un processus unitaire envisagent celui-ci à des niveaux différents, tu peux être sûre que le processus sera tortueux. Si tous se mettent d'accord sur le niveau de l'unité, celle-ci prendra effet à ce niveau. Mais, si, parmi ceux qui participent à ce processus, la conception de l'unité varie de l'un à l'autre, tu trouveras une unité qui risque d'éclater en morceaux au moindre problème.

DES REVES A LA REALITE

MH: Rolando, pour terminer: quels sont les rêves et les projets surgis lorsque vous prépariez la nouvelle organisation, et qui furent détruits ou modifiés au contact de la réalité? Pensiez-vous, par exemple, à une lutte aussi longue?

RM: Oui et non. Oui, car nous pensions que la lutte serait de toutes façons longue, mais dans mon esprit elle allait se prolonger surtout dans sa phase de

guerre au plus haut niveau. Je pensais alors, et je le pense toujours, qu'au Guatemala n'existent pas des conditions pour un dénouement de type insurrectionnel immédiat.

MH: Dans quel sens?

RM: Dans le sens qu'on aura les situations déterminantes du type insurrectionnelle, après que la guerre de guérillas et la guerre de manoeuvres aient couvert une phase nécessaire, que nous devons transiter, pour transformer en notre faveur le rapport de forces sur le plan militaire. J'ai toujours pensé que ce dénouement doit être fécondé par des actions militaires d'assez grande envergure. Du point de vue militaire, je crois qu'il va y avoir des actions de plus grande envergure que dans d'autres parties de l'Amérique Centrale. C'est au Nicaragua qu'ont eu lieu les plus importantes jusqu'à présent, mais je crois qu'au Guatemala elles seront encore plus considérables.

MH: C'est à dire, que tu pensais que la phase d'implantation et le travail de propagande armée seraient plus brefs?

RM: C'est exact. En fait, nous pouvons dire que le travail d'implantation a été le plus long. Et que la phase d'action militaire continuée a commencé à peine depuis un ou deux ans, et plus concrètement depuis un an.

Une autre situation qui n'a pas correspondu à ce que je croyais plus ou moins possible, est le développement de la

lutte armée ouverte, de l'action militaire dans la côte sud du Guatemala. Les actions y sont assez sporadiques et de moindre envergure que je ne le supposait.

MH: Mais d'après ce que tu me disais, il s'agit d'une zone stratégique où il est très difficile de maintenir des unités régulières, c'est à dire que les actions armées sont réalisées par des ouvriers qui travaillent et font de nuit les actions...

RM: Oui, mais je pensais que même ainsi, il faudrait moins de temps pour acquérir une plus grande envergure, un meilleur niveau, une massivité plus importante.

Je crois que c'est un reflet de conditions économiques et sociales très spécifiques. Donc, le sabotage, l'exécution, le harcèlement restent les principales formes (de lutte) dans ces endroits. Il faudra mieux en analyser les raisons, il y a encore des éléments que nous n'avons pas pu déterminer.

MH: Et tu pensais que l'EGP allait être tant valorisé par son travail dans l'organisation clandestine des masses?

RM: Non.

MH: Ceci est quelque chose de nouveau que vous apprenez dans la pratique?

RM: C'est quelque chose que nous apprenons par la pratique, et à mon avis, avec beaucoup de succès. Cela est dû au fait que, malgré certaines formulations

qui pouvaient sembler trop "foquistes" à un moment donné, nous avons une sensibilité ouverte à la participation des masses à la guerre. Il nous a été difficile de dépasser une série de schémas, surtout celui de la pratique traditionnelle de la pénétration des masses, du comment passer des organisations hori-

zontales à l'avant-garde. Nous avons trouvé peu à peu, grâce à la pratique (en accumulant l'expérience des échecs), quelques méthodes de travail, comme celles dont je t'ai parlé en me référant aux organisations révolutionnaires de masses. Elles ont été, pour nous, véritablement précieuses.

Unité révolutionnaire Nationale Guatémaltèque URNG

